

Platon, *Phédon*

Le corps comme prison de l'âme

À Athènes au IV^e siècle av. J.-C., Platon rédige des dialogues philosophiques qui mettent en scène, après sa mort, son maître Socrate, souvent considéré comme le père de la philosophie grecque. L'un des plus célèbres de ces textes, le *Phédon*, relate les derniers instants du maître. Condamné à mort, à Athènes, en 399 av. J.-C., pour corruption de la jeunesse et substitution d'autres dieux à ceux de la Cité (voir l'*Apologie de Socrate*), Socrate attend en prison l'heure de son exécution. Tous les jours, ses disciples lui rendent visite et s'entretiennent avec lui de sujets philosophiques. C'est leur dernière discussion, quelques heures avant que le condamné ne boive le poison qui lui fera quitter cette vie, que raconte dans le dialogue l'un des disciples présents ce jour-là, le jeune Phédon. Les compagnons du philosophe, malheureux de voir arriver l'heure de sa mort, s'inquiètent et se lamentent. Socrate, au contraire, est calme et joyeux. Comment comprendre que le sage, loin de craindre la mort, s'en réjouisse ? Tel est l'objet de l'ensemble du dialogue : Socrate, soucieux de rassurer ses amis, s'emploie longuement à démontrer l'immortalité de l'âme, ainsi que le séjour bienheureux qui l'attend après sa sortie du corps, pourvu qu'on ait mené, comme lui, une vie de philosophe. Mais ce dialogue sur l'âme ne permet de bien comprendre la nature de cette entité spirituelle qu'en vertu de ses relations avec le corps : ce dernier n'est, pour elle, qu'une prison dont elle doit s'échapper.

I. Le corps, obstacle à la vérité

Le corps entre en scène dans le *Phédon* quand Socrate propose une définition de la mort : c'est la séparation de l'âme et du corps (64c). L'âme, dans la Grèce antique, est en effet comprise depuis les poèmes d'Homère comme le principe de vie, qui s'échappe du corps, souvent sous la forme du souffle, au moment de la mort. Si le *Phédon* se distingue de cette tradition en proposant une conception immatérielle de l'âme (elle ne saurait donc s'identifier au souffle), néanmoins, la définition de la mort demeure semblable : le corps, isolé de l'âme, n'est plus que cadavre.

Cette définition de la mort sert à Socrate d'argument pour montrer que le philosophe ne saurait se lamenter de devoir mourir. En effet, tout son souci, pendant la vie, est tourné vers l'âme et non vers le corps, dont il ne se préoccupe que dans la limite du strict nécessaire. L'amoureux de la sagesse ne soigne pas son apparence, ne cherche pas à embellir son corps par de beaux vêtements ou autres parures, se détourne des

plaisirs de la table et de l'amour, dédaigne la richesse. Sans cesse à la poursuite de la vérité, il ne fait au contraire que s'efforcer de délier l'âme du corps, car ce dernier est un obstacle dans la recherche du vrai. L'ouïe, la vue et les autres sens que le corps nous permet d'exercer sont trop inexacts et ne nous offrent qu'une version brouillée de la réalité. Les maladies, les craintes, les amours et toutes les autres émotions de l'âme provoquées par le corps nous absorbent et perturbent nos pensées. Enfin, ce sont tous ces troubles venus du corps – désirs, rivalités... – qui sont à l'origine des guerres ! Ainsi, ce n'est que débarrassée du corps que l'âme, isolée en elle-même, pourra percevoir le vrai : or, cette séparation d'avec le corps n'est autre que la mort. Comme Orphée qui s'en va chercher sa bien-aimée aux Enfers, le philosophe se réjouit de retrouver dans l'autre monde le seul objet de ses désirs : la vérité. Dès lors, pourquoi se lamenter à l'idée de mourir ?

II. Nature de l'âme, nature du corps

Cette description des perturbations occasionnées par le corps dans la recherche du vrai n'est compréhensible qu'à la lumière de la distinction platonicienne entre le sensible et l'intelligible, qui structure toute l'argumentation du *Phédon*. Dans la théorie platonicienne, la multiplicité des êtres sensibles possédant une même caractéristique – la multiplicité des choses « chaudes » ou « froides », par exemple – n'est que la série des copies imparfaites d'une Forme intelligible, une et éternelle – la Forme en soi de la chaleur, la Forme en soi de la froideur. Or, seule la Forme peut fournir une vérité unique et inaltérable. C'est donc parce que la sensation nous met en relation avec le sensible, multiple, changeant et corruptible, qu'aucune vérité une et immuable ne peut en ressortir. C'est parce que les maladies, les craintes et les amours attirent notre attention sur le corps sensible que nous devenons incapables de tourner nos regards vers les Formes, c'est-à-dire vers la vérité.

Or, c'est précisément cette distinction qui permet à Socrate d'élaborer une preuve de l'immortalité de l'âme. Car ses disciples s'inquiètent : si Socrate dit vrai, si l'âme détachée du corps doit être plus à même de voir la vérité, cependant, qu'est-ce qui prouve que l'âme du philosophe ne se dissipera pas au moment de quitter le corps ? Socrate a déjà prouvé que notre âme existait avant notre naissance, car, selon la théorie de la réminiscence, tout apprentissage n'est que remémoration d'idées dont notre âme a eu connaissance avant de s'incarner dans un corps. Mais qu'en est-il de l'âme *après* la mort du corps ? L'argument de Socrate repose, à ce stade de la discussion, sur la nature de ces deux entités, l'âme et le corps. L'âme est définie comme « ce qui est divin, immortel, objet pour l'intelligence, qui possède une forme unique, qui est indissoluble et toujours semblablement même que soi » (80b) : autrement dit, l'âme, une et immuable, possède toutes les caractéristiques de l'intelligible. Le corps, au contraire, est « humain, mortel, inaccessible à l'intelligence, multiforme, sujet à dissolution et [...] jamais [...] même que soi » (80b) : en deux mots, le corps, composé et sujet à l'altération, est sensible. Alors même qu'on voit le cadavre d'un mort subsister assez longtemps une fois que son âme l'a quitté, comment supposer que l'âme, qui est d'une nature plus proche de ce qui est divin et impérissable, soit, quant à elle, détruite au moment de s'en aller ? Ce serait absurde. L'âme, donc, en

vertu de sa nature, subsiste après la mort. Elle retournera dans l'Hadès avant de se réincarner, dans un cycle infini de morts et de réincarnations. Le corps, au contraire, se trouve dévalorisé dans sa nature : c'est parce qu'il est, contrairement à l'âme et comme toute chose sensible, composé et donc sujet à la décomposition, qu'il est mortel et de moindre valeur.

III. Le corps, obstacle au salut de l'âme

Tout cela explique pourquoi le philosophe, s'il veut, après sa mort, rejoindre les dieux et contempler avec eux la vérité intelligible, doit apprendre, toute sa vie durant, à détacher son âme de son corps pour la purifier de tout élément corporel. Cet exercice constant est une *meletè thanatou*, un entraînement à la mort, puisqu'il consiste, avant l'heure, en une sorte de répétition de la séparation finale. L'âme du philosophe, ainsi débarrassée de toutes les entraves qu'imposait le corps à la contemplation du vrai, s'en va « là-bas », dans l'invisible, où la vérité divine l'attend. Mais c'est à la seule condition de s'être ainsi entièrement purifiée qu'elle obtient le salut : car l'âme de l'homme qui, pendant sa vie, s'est trop préoccupé de son corps, qui a trop accordé foi aux sensations, persévéré dans la quête des désirs, poursuivi les plaisirs de l'amour, de la boisson, de la richesse... une telle âme, au moment de la mort, ne parvient pas à se séparer pleinement du corps : au contraire, elle emporte avec elle un reste d'éléments corporels qui l'alourdissent et la retiennent dans le monde sensible. C'est ainsi, dit Socrate, que s'expliquent les visions des fantômes : ce ne sont que des âmes rendues visibles par quelques restes du corps après l'avoir quitté. Les âmes des non-philosophes errent alors dans les cimetières jusqu'à leur prochaine incarnation.

En ce sens, le corps se révèle comme la véritable prison de l'âme. Seuls les philosophes l'ont compris : leur âme est enchaînée au corps comme une prisonnière, qui ne voit la réalité qu'à travers les « grilles » d'une prison. Paradoxalement, c'est le prisonnier qui s'enchaîne lui-même tant qu'il s'efforce de satisfaire ses propres désirs : chaque plaisir qui en résulte est comme un « clou » supplémentaire qui l'attache toujours plus solidement à ce corps dont, pourtant, il ne devrait souhaiter que de se libérer.

Pour aller plus loin

- Platon, *Phédon*, Introduction, traduction et notes de Monique Dixsaut, GF, 1991.

Aristote, *De l'âme*

La composition problématique des corps

Aristote est un philosophe grec originaire de Macédoine qui vécut essentiellement à Athènes au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Il fut l'élève de Platon à l'Académie, dès ses 17 ans et pendant 20 ans. Platon le remarque pour ses capacités intellectuelles inédites, sa grande mémoire et sa capacité de lecture. À cette époque, Aristote passe quelques années à former le futur Alexandre le Grand. À la mort de Platon, il voyage dans plusieurs villes de Grèce, où il fonde des écoles et se consacre à l'étude. Finalement, âgé d'une cinquantaine d'années, il parvient à fonder le Lycée, son école à Athènes, qui comporte également une bibliothèque, un musée, sans doute un gymnase... Il s'agit donc d'un centre de recherche avec les moyens de l'Antiquité. La vie d'Aristote est tout entière vouée au savoir, à la connaissance sous toutes ses formes. Il n'est pas un philosophe uniquement préoccupé de théorie, perdu dans les livres. Il cherche aussi à comprendre concrètement, par l'observation, la reproduction des insectes ou le mouvement des astres dans le ciel. Son œuvre est monumentale, et une partie seulement nous est parvenue. On peut considérer que le Stagirite est un savant qui s'intéresse à toutes les choses, qu'il veut tout comprendre, du brin d'herbe à Dieu.

Aristote veut reprendre toute la philosophie de son époque afin de donner une réponse définitive au grand problème qui a préoccupé les penseurs grecs qui l'ont précédé : l'être et le non-être. En effet, pour les grecs, une chose est ou n'est pas. Mais comment comprendre, alors, qu'elle évolue ? Comment saisir le changement ? Aristote est un naturaliste, un observateur de la nature. Il voit qu'une plante germe, grossit, se développe jusqu'à un certain point, d'une certaine manière et dans une certaine mesure. Ensuite, elle meurt. Il est difficile et réducteur, dès lors, de la caractériser seulement par de l'être ou du non-être. Aristote va donc chercher les différenciations entre les êtres. Pour cela, il veut déterminer comment la langue – grammaire et lexicale – et la logique permettent de saisir ces différences essentielles entre les êtres. Il peut ainsi identifier la caractéristique propre de chaque chose, ce qui la singularise. Il produit donc une pensée originale, qui fera autorité dans le domaine des sciences de la nature jusqu'à Thomas d'Aquin, son dernier grand commentateur fidèle, au XIII^e siècle après Jésus Christ.

I. Le corps est un composé hylémorphique

Pour Aristote, tout corps est composé. S'il était simple, il n'évoluerait pas, il ne changerait pas de forme, il ne bougerait pas. Ce composé est fait de matière et de forme, ce que signifie étymologiquement « hylémorphisme ». Néanmoins, la matière reçoit la forme et ne peut convenir à n'importe quelle forme et réciproquement. Un chat ne peut pas être fait de feu, pas plus qu'il ne peut avoir la forme d'un œuf. Le corps est composé d'une matière et d'une forme particulières, qui sont destinées à se réunir pour qu'il existe. Ainsi, toute chose est ce qu'elle est comme la nature le permet. Elle peut également évoluer, passer de graine à arbre, tout en restant elle-même. Il faut donc, selon le Stagirite, bien classer les êtres et les choses. On observe qu'un corps peut être inanimé, végétatif ou sensible. Il constate ces différentes catégories et estime que la nature est ordonnée essentiellement par le principe de finalité.

Aristote sait qu'un corps naturel peut être animé ou non, mais dans notre livre il n'étudie que le corps vivant. La raison pour laquelle le corps peut être étudié à partir d'un livre intitulé *de l'âme* vient du fait qu'un corps a vocation, pour être considéré comme tel, d'être informé par une âme. Le cadavre, ainsi, n'est plus à proprement parler un corps. Il est une chose qui était un corps, mais dont l'âme, qui lui donnait son essence et sa finalité, s'est séparée. La vie apparaît donc particulièrement dans les corps. En étudiant les corps dans la nature, leurs particularités et leurs différences, il devient possible de distinguer différents types d'âmes. Ainsi, pour Aristote, si un arbre ne bouge pas, c'est pour des raisons matérielles et corporelles (il ne peut pas se mouvoir, il est enraciné) et pour des raisons formelles et finales (rien n'est prévu pour sa mobilité).

L'étude de l'âme et du corps n'est donc pas vraiment distinguable : il s'agit de la même étude selon deux principes différents. Par l'étude de l'âme, Aristote étudie la finalité de chaque être, ce pour quoi il est comme il est. Le végétal, le sensible et même l'intelligible seront donc distingués en fonction de la finalité qui les caractérise et cela doit être visible dans l'étude des mouvements de leurs corps. La plante croît et se reproduit sans se mouvoir, l'animal se meut et perçoit son environnement, l'homme bouge selon ses raisons propres.

II. Les différents types de corps, leur classification

Le principe même de tout corps vivant consiste dans son admirable organisation. La finalité d'Aristote provient d'une sorte d'émerveillement à la vue de la prodigieuse structuration de la nature, aussi bien à l'échelle gigantesque des astres qu'à celle minuscule des insectes. Au final, pour Aristote, le monde peut être considéré analogiquement comme une sorte d'être vivant. Le Stagirite est un naturaliste par goût et par vocation philosophique. Il existe certes des différences entre les êtres, mais toute chose est corps composé et la science réside dans la distinction entre ces différents composés et dans leur compréhension.

Dans son traité *De l'âme*, Aristote ne parle pas des corps inanimés, qui font l'objet d'un autre ouvrage, *La physique*. Dans celui-ci, l'étude de ces derniers fait également l'objet d'une classification, selon les éléments naturels (terre, eau, air, feu, éther) qui les composent. Une pierre sera donc un corps particulièrement marqué par l'élément terre, mais qui contient aussi les autres, ce qui lui permet de brûler ou non, de se dissoudre ou non... Chacun des éléments possède également des caractéristiques propres (l'élément terre est ce qui cause la chute vers le bas des corps inanimés, par exemple).

Dans le *De l'âme*, Aristote distingue les corps dont la vocation est seulement de croître et se reproduire, comme les plantes, de ceux qui se meuvent par eux-mêmes, le règne animal. On constate, dans son travail, une différence de méthode importante. Le principe végétatif est décrit en une dizaine de pages, alors que l'étude du sensible en comprend une soixantaine, comme l'intellect. Les corps vivants seulement végétatifs ne font que se nourrir et se reproduire, les deux fonctions les plus élémentaires du vivant. Ils perdurent ainsi pour eux-mêmes et par leur espèce, mais ne présentent aucune autre particularité intéressante, qui permettrait de les distinguer entre eux. Un champignon n'est donc certes pas un arbre, mais il se comporte de la même manière.

III. Le corps sensible

Aristote distingue les cinq sens, vue, ouïe, odorat, goût et toucher. Il conclut d'ailleurs son ouvrage par le caractère essentiel du toucher. Il insiste à cet endroit sur le fait que les plantes n'ont aucune sensation, n'étant formée quasiment que de terre. Selon lui, elles ne possèdent donc pas même le toucher. Le corps sensible est donc plus qu'un corps vivant. Ainsi la perception n'est pas seulement une réception passive, elle est un mélange de deux choses. Le toucher est donc le sens le plus caractéristique pour comprendre le mécanisme de la sensation, parce qu'il est immédiatement réciproque entre deux corps sensibles.

Qu'est-ce qui distingue, dès lors, le corps sensible du corps de l'être sensible et intelligent ? Si la sensation fait défaut aux plantes, quel est le critère comparable de distinction entre l'animal et l'animal supérieur, intelligent ? Tous deux, en effet, se déplacent. Néanmoins, l'animal se meut par désir, alors que l'homme se meut par intellect, c'est-à-dire pour un but qu'il se propose à lui-même. Selon Aristote, il existe des espèces animales pourvues d'une certaine forme d'imagination. Le désir en est d'ailleurs une : il faut quelque part visualiser la chose désirée pour sentir l'effet qu'elle produit sur nos sens. Mais se donner des buts à soi-même est propre à l'être animé sensible intelligent qu'est l'homme. Le corps humain ne se meut donc pas comme les animaux et se présente différemment : il est vêtu, par exemple.

Le corps fait ainsi l'objet chez Aristote d'une étude transversale. Inanimé, il est l'objet principal de la physique, lié à une âme, il sera étudié d'un point de vue naturaliste, biologique. Intelligent, il fera l'étude de la politique et de la morale, où sa place est plus réduite, mais néanmoins réelle. En effet, le nombre d'individus, donc le nombre de corps, détermine une partie essentielle de la classification des régimes politiques. La métaphore du « corps politique » a ainsi un ancrage dans la réalité biologique.

Pour le Stagirite, toute chose est composée de matière et de forme et le corps se dit de cette partie matérielle du composé qui présuppose déjà, par sa nature, la forme qui viendra lui donner son identité propre.

Pour aller plus loin

- Aristote, *De l'âme*, Vrin, traduction J. Tricot, 2010. (surtout le début du livre II).
- Aristote, *La physique*, Vrin, traduction A. Stevens.
Les commentaires sur Aristote sont tellement nombreux qu'il est difficile d'en privilégier un. Pour une introduction générale, on peut lire *Aristote*, de Pierre Rodrigo, chez Ellipses.

Lucrèce, *De la nature des choses* (*De natura rerum*)

Du corps cosmique au corps humain

Le philosophe poète romain, Lucrèce (99-55 avant notre ère), est sans doute moins connu que le philosophe grec qui l'inspire (Épicure) et dont il transmet les pensées au monde romain, en en remaniant quelques traits. À l'instar de son maître, il n'a de cesse de tenter de combattre la peur que les hommes ont des choses, des autres et du monde. À cette fin, il se rallie à l'atomisme. Aussi parler de la *nature* des choses, de l'univers par conséquent, c'est parler de leur *ordre*, de leur mouvement et agencement sans recourir à des mythes ou des légendes. Il en rédige l'essentiel sous une forme poétique et didactique (plus de sept mille quatre cents vers organisés en six livres), la plus proche de l'idée d'un agencement des atomes (ici les lettres et les mots) par le mouvement (ici la phrase) au niveau du *cosmos*.

I. La sagesse matérialiste

Sa philosophie contribue à définir une entreprise terrestre qui ne s'inquiète ni d'une perspective céleste, ni d'un au-delà de la mort et qui implique une rupture avec l'image contemplative du monde proposée par Platon. Cette sagesse part des conditions matérielles de l'existence humaine, mais pas non plus pour s'y soumettre selon les voies de l'opinion. Elle vise l'*ataraxie* au sens d'Épicure. Et comme elle, s'organise à partir de la connaissance de la nature (une physique). Il s'agit alors d'apprendre à conduire une vie sans angoisse, puisque les phénomènes sont explicables. L'angoisse naît de la méconnaissance des choses et des causes. On peut lui substituer le plaisir de vivre, si vraiment la philosophie arrive à faire connaître l'ordre du monde et, par là, à devenir une médecine de l'existence, rendant la santé au corps et à l'âme qui ne sont pas séparés. Nulle spéculation ici, ni résignation. La philosophie est engagée dans la construction d'un type d'existence arrachée à la souffrance qu'on lui impose, lorsqu'on la soumet à l'idée de faute, de châtement et d'immortalité.

II. La connaissance de la nature

Encore faut-il saisir et comprendre le monde, son ordre, et son fonctionnement. C'est la fonction de la physique, celle de connaître l'univers comme un corps plutôt que de l'interpréter en croyant observer partout des signes envoyés par les dieux. Elle permet de revenir à la réalité et de cesser de s'émerveiller du monde en croyant